



N° 2. — 1^{re} ANNÉE.

NOVEMBRE 1916

20 centimes

les tablettes

SOMMAIRE : Des vérités : Aux journalistes, *E. Cœurderoy* -- Tablettes : Pour-suivre un but, Au temps lointain de la paix, *Claude Le Maguet* -- Eternelle naïveté, *Belat* - Au lasso, échos - Au pays du droit d'asile, *les tablettes* - Impérialisme et individualisme, *G. Monanni* - Contre ceux qui calomnient, *L. Wiskovatoff* - Livres et Revues - Les « mimètes », *René Jubert* - Dessins de *Frans Masereel* et *Poucheton*.

CONDITIONS D'ABONNEMENTS. — Pour tous pays : Un an, 2 fr. — Six mois, 1 fr. Adresser les mandats à *CÉCILE NOVERRAZ*, 23, rue des Bains, Genève — Tout ce qui concerne l'administration et la rédaction devra être envoyé à la même adresse avec la suscription : *les tablettes*.

Des vérités

AUX JOURNALISTES

... Je travaille comme le semeur, le rude paysan qui repousse du pied les vipères, les mauvaises herbes et les cailloux qu'il trouve sur sa voie.

Raboteurs de phrases ambitieuses, agréables diseurs de riens, beaux aligneurs de citations, intrépides fouilleurs d'antiquités, poéteux incompris et bien dignes de l'être, savants mécaniques, compilateurs perfectionnés, mites papyrivores, grands boas assimilateurs de toute substance spirituelle, critiques impartiaux à un écu l'article, robustes imaginations qui créez autant de nouvelles qu'il y a de jours dans l'année, joyeux parasites des tables bien servies et des bourses bien pleines, immortels écrivains qui vivez autant que la ville capitale dont vous faites l'honneur, illustres lauréats des matinées, veillées et athénées littéraires, fronts étroits, crânes vides, couronnés par la blanche main des bas-bleus célèbres !...

Je promène sur la terre d'exil un colossal dédain pour vos personnes et vos denrées de mauvais aloi. Autant vous êtes, journalistes, autant, je vous le dis, il y a de blagueurs, d'écorcheurs, d'empoisonneurs au monde. Je suis fâché si vous ne trouvez pas ces expressions parlementaires, Messeigneurs, Nosseigneurs, mais j'appelle tout par son nom, journalistes, avocats, médecins et fripons. Peu vous importe, au surplus, l'opinion d'un va par la terre comme moi, d'un anarchiste chassé de cette glorieuse France sur laquelle vous répandez librement vos élucubrations quotidiennes.

Librement ! Vous libres !... Oui, sous l'œil de la censure la plus aveugle, la plus brutale, la plus policière qui fut jamais ! Libres comme les nains et mauvais plaisants qui récréent les princes ! Libres comme des écoliers, des ânes ou des domestiques ! Libres comme l'oiseau vert-vert qui répète les paroles abêtissantes que lui apprend son maître ! Libres comme l'insecte dont l'enfant cruel modère à son gré l'essor avec un fil ! Libres comme le hanneton !!!

... Je maintiens que vous êtes au-dessous des plus prostrés, que vous rampez sur un plan inférieur au ver et à la fourmi. Je maintiens qu'on ne vous vend pas tout, qu'il y a toujours place pour une tache de fange sur vos oripeaux brodés. Je maintiens que vous n'achèterez ni ma parole ni ma plume, ... ni le burin de platine de la Postérité.

Et je sème en chantant !...

ERNEST CŒURDEROY.
(*Jours d'exil*, t. II, p. 69-71)

Tablettes

POUR SUIVRE UN BUT

La guerre terminée, l'activité humaine sera reprise. La science, l'art, la pensée, le travail triompheront de leur rivale : la guerre. Mais, dans cette vie normale reconquise, les humains vont-ils vouloir trouver autre chose que l'oubli des heures tragiques ? Auront-ils la force de placer leur confiance dans l'œuvre de chaque

jour, de lui assigner une mission libératrice, d'y attacher l'espoir de la rédemption ?

La constante subordination de l'individu pour laquelle est dressé tout l'édifice sociétaire, a fini par créer chez les hommes une sorte de fatalisme, un manque absolu de foi en soi et de dignité individuelle qui fait que presque tout l'effort humain s'effectue sans grand bénéfice pour le progrès moral. On a du progrès une conception fautive. On le fait consister dans la manifestation, dans le résultat de toute activité, sans se préoccuper du caractère de cette manifestation, de ce résultat.

La science, l'art, la pensée, le travail n'ont pas de vertu intrinsèque. C'est à l'homme à les faire concourir au bien.

Défier la science pour la science est une absurdité. Il est faux de prétendre que les grandes découvertes représentent par elles-mêmes un progrès. Elles ne sont dignes de la reconnaissance humaine que lorsqu'un but moral y est attaché. Or, les plus grandes conquêtes scientifiques sont mises au service de la barbarie : la linotype, la rotative qui servent à la confection du journal, empoisonneur des âmes ; la télégraphie sans fil qui transmet les ordres criminels des gouvernants ; l'aéroplane qui sème ses engins meurtriers sur les cités, sont-ils des instruments de progrès ?... La science doit contribuer au bien, mais elle ne le fera que si on lui en donne la mission expresse. C'est d'ailleurs dans le combat que la science se livre à elle-même que l'on trouve l'exemple le plus saisissant de la lutte entre le bien et le mal.

L'art pour l'art, considéré de notre point de vue de régénération humaine, apparaît comme la plus dangereuse des aberrations. L'esthétisme aboutit à des raffinements contre nature. Tout ce qui altère, amoindrit, comprime, détruit la vie est le contraire de la beauté. Toute émotion, toute exaltation qui ne procède pas du grand sentiment créateur est hors du domaine de l'art. L'art doit avoir pour destination d'intensifier, d'élargir, d'élever la vie ; de la glorifier, de la faire aimer.

La pensée ne nous séduit que si elle se propose la poursuite d'un idéal. Les paradoxes ne représentant qu'un simple divertissement de l'esprit et les vaines spéculations philosophiques, n'apportent pas plus de bien à l'humanité que le moulin tournant à vide, sans moudre le froment, n'augmente le gain du meunier. Il faut craindre aussi que la pensée ne s'égare dans l'établissement de systèmes qui, le plus souvent, font perdre de vue l'idéal. Ils l'emprisonnent, l'étouffent et le débilitent quand ils ne se substituent pas entièrement à lui.

Le travail, c'est-à-dire l'effort immense et ingrat de l'ouvrier n'a pas, lui non plus, de valeur en soi. Qu'on ne crie pas au sacrilège !... Je suis moi-même un ouvrier et souffre de savoir mon effort presque toujours inutile et souvent nuisible à mes aspirations : Vouloir le bien et forger l'arme du mal ! Aimer la liberté et river la chaîne qui nous tiendra captifs ! — L'excuse de l'ouvrier est que son sort lui est imposé par les circonstances. Mais son tort est de n'envisager que des

remèdes palliatifs au lieu de s'efforcer de modifier les circonstances dont il est victime ; son tort est d'adopter la résignation et l'effacement plutôt que de réagir.

* * *

Le fléau passé, verra-t-on les hommes reprendre leurs occupations habituelles sans s'étonner et n'éprouver aucune difficulté à se « remettre » ? Chacun s'en irait-il quotidiennement à son affaire avec cette inconscience d'automate qui est le rempart de l'organisation mauvaise et la force d'inertie contre laquelle s'abîment les généreux ?... Si oui, l'humanité n'est pas encore quitte de tourments.

Le salut, c'est d'identifier sa vie, sa personne à un but élevé, d'en poursuivre la réalisation en toute chose ; c'est que dans tout effort se manifeste cette identification par l'affirmation de soi, le don de soi, la foi en soi.

L'œuvre révolutionnaire est avant tout dans cette œuvre de relèvement.

AU TEMPS LOINTAIN DE LA PAIX

Les peuples, paraît-il, n'ont pas toujours été en guerre. Il y a longtemps, très longtemps, ils vivaient dans la paix une existence molle qui semble impossible à concevoir en notre temps si riche d'énergie.

Ce qui caractérise le mieux les humains de cette lointaine époque, c'est leur sensibilité malade. La lecture des journaux du temps, à cet égard, est faite pour stupéfier. On a peine à croire à tant de faiblesse... Un navire ayant heurté un écueil sombrerait-il, une éruption volcanique était-elle signalée quelque part, un accident de chemin de fer, une inondation, un coup de grisou étaient-ils connus ? tout le monde, alors, était en émoi. On dénombrait les victimes, des listes en étaient publiées. De tous les points du globe arrivaient des secours, du réconfort pour les éprouvés. Et nul ne songerait aujourd'hui à apparenter à l'héroïsme les actes accomplis dans ces circonstances, sous l'impulsion d'un sentiment aussi peu élevé que la pitié.

Un trait montrera à quelle indignité une telle sensibilité pouvait entraîner les gens de cette époque : Un coup de grisou ayant éclaté dans une mine du nord de la France, ne vit-on pas accourir sur les lieux du sinistre (style du temps, cela va sans dire) une équipe de sauveteurs allemands, avec des appareils perfectionnés pour porter secours aux mineurs français !... Et ces Allemands, ces sales boches furent accueillis, célébrés même !

De toutes les manières, dans tous les domaines, les hommes menaient une lutte pacifique mais acharnée contre ce qu'ils appelaient les forces du mal. Tout ce qui pouvait nuire à l'existence humaine était impitoyablement combattu. Dans leurs laboratoires, les savants se livraient à des expériences, recherchaient la cause de toute maladie afin de la pouvoir terrasser ; on s'employait à trouver des formes sociales et économiques plus équitables, plus favorables au développement de l'espèce humaine. La vie avait alors un prix inestimable.

Chacun comprend que les mœurs d'un pays, d'une époque, nécessitent un vocabulaire qui s'y rapporte.

Rien de plus curieux que le vocabulaire usité par les humains d'alors. Par exemple, il était question à tout instant de *fraternité*. Les peuples, disait-on, doivent s'unir. Des congrès de travailleurs et même d'intellectuels étaient tenus afin d'arriver à une telle union. Un mot très drôle était fort en usage, celui de *solidarité*, qui signifiait la volonté de chacun de porter sa charge du fardeau de douleur pour qu'elle soit plus légère à tous. C'était là, on en conviendra, une bizarre revendication. De ce mot dérivait ceux d'*entraide*, d'*assistance*, que sais-je encore ! On disait d'une personne qui se dépensait pour autrui qu'elle était *bonne*, qu'elle avait *du cœur*.

Enfin, tout dénonce dans cette humanité d'avant la guerre l'absence de vigueur morale.

Aussi ne saurions-nous trop approuver la campagne entreprise contre ceux qui voudraient nous ramener à une époque aussi barbare. Quoi ! on prétend amollir notre énergie ! On voudrait nous empêcher de considérer d'un cœur solide les magnifiques holocaustes humains ! On viendrait, par des discours déprimants et insensés, par des paroles de paix, de concorde, tenter de nous attendrir !

On espère donc compromettre l'œuvre sacrée d'extinction ! On veut donc en déprécier la grandeur.

CLAUDE LE MAGUET

Eternelle naïveté

Il y a un peu plus de deux ans, l'adage « Si tu veux la paix, prépare la guerre », malgré son allure paradoxale, était admis et considéré par bon nombre de gens comme un article de foi. Pour continuer d'avoir la paix qui, à vrai dire, ne se maintenait pas partout, tous les peuples préparaient la guerre. De façon différente, selon les ressources et la situation géographique de leur pays ; bien ou mal, suivant le degré de sérieux de leur race, mais tous la préparaient et des sommes énormes y étaient consacrées.

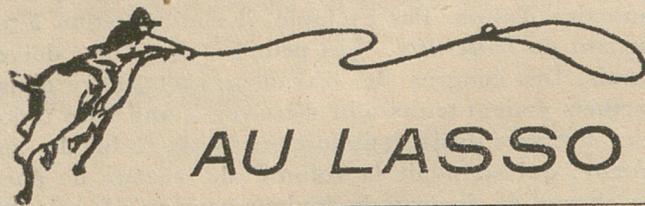
La paix devait donc durer, étant donné les efforts qu'on faisait pour la conserver. Ce fut, hélas ! tout le contraire et le résultat est assez probant pour que je me dispense d'insister sur la fausseté d'une pareille théorie.

Devant une telle évidence, on pourrait croire que tout le monde s'est incliné et que les partisans de la paix par l'armement à outrance sont revenus de leur erreur. Pas du tout. Ils ont même aggravé leur sophisme. Ils disent maintenant : « Si tu veux la paix, fais la guerre ». Cette fois, leur argument a une apparence de raison, car, de toute évidence, après la guerre viendra la paix, et La Palisse en eut dit autant. Cependant, la séance continue et, en fait de paix, nous faisons comme sœur Anne.

Aussi bien, ces conseillers, mercenaires de la Finance et de la Métallurgie, ne sont pas les payeurs. Leur paix sera toujours illusoire ; quand la guerre présente sera terminée, ils diront de nouveau la nécessité de s'armer pour vivre en concorde. Et le pire est qu'ils trouveront des suiveurs.

A moins que... mais restons sur la terre.

BELAT.



AU LASSO

Lisez le "Matin"

le mieux informé, le seul relié à toutes les capitales du monde, etc., etc.

Il n'est pas impossible qu'il soit bien renseigné, mais à coup sûr, ses lecteurs le sont très mal. Témoins le filet qu'il publiait il y a environ trois semaines et dans le sens duquel le *Journal* abondait peu de jours après. Parlant de la grève des typos de Genève, il ne disait rien moins que ceux-ci étaient soudoyés par les Allemands. Toujours la même rengaine. Comme s'il était anormal de réclamer 15 pour cent d'augmentation de salaire quand les vivres ont doublé de prix.

Ah! « si j'étais gouvernement », je n'hésiterais pas à biffer le *Matin* de la liste d'émargement aux fonds secrets, car ce n'est certes pas avec de pareilles bourdes qu'il arrivera, comme dirait la Chambre Syndicale de la Cinématographie parisienne, à « contrebalancer et à réduire à néant, par le spectacle de la vérité, la propagande mensongère et néfaste des Allemands dans les pays neutres ». Ouf!

A remarquer qu'il en avait dit autant des grèves qui se sont produites en Angleterre et en Amérique, imité en cela par les journaux suisses romands. On peut voir par cet exemple ce qu'il y a de vrai dans ces assertions.

Au paradis des enfants

Comme je m'en revenais de mon travail, un soir, je vis une grande affluence de curieux rassemblés auprès d'une boutique. Je m'approchai et vis ce qui avait attiré les badauds. En montre étaient exposées des épaves de la guerre. Et la foule s'écrasait pour bien voir ces choses qui lui parlaient du grand drame, qui l'en rapprochaient sans danger, qui l'aidaient à en reconstituer par l'imagination les passionnantes péripéties. Des casques à pointe, des sabres, des fusils, un éperon, une écharpe, une bannière maculée de sang et de boue (souillures évoquant des mêlées effroyables, souillures dénonciatrices de l'indignité des hommes, de leur abominable sottise, petite loque sale : emblème !...), des balles de fusil allemand, de fusil français, etc., etc.

Tout attristé, j'allais m'éloigner quand mon regard se porta à côté de ces objets. Sans séparation, des jouets étaient exposés auprès des épaves de la guerre. Des poupées, des lapins, des « toutous », des « ch'vals », des ours à l'air bonasse que les enfants d'ici appellent « mânis », des musiques, des voitures, etc. Toutes ces choses qui représentent et suscitent de l'amour, de la joie, de la couleur, de la santé, de l'intelligence, de la création, voisinaient à côté d'instruments et de symboles de haine, de douleur, de bêtise, de destruction. Ma tristesse se mua alors en colère devant ce viol public des âmes naïves. Mais la prudence vint opportunément à mon secours. Je m'abstins donc de toute manifestation et m'en allai en murmurant du Jules Laforgue :

La vie est pour les badauds...

Et comme en me retirant je jetai un coup d'œil irrité vers la boutique, j'y aperçus cette effarante enseigne :
Au paradis des enfants.

Un monsieur qui revient de loin

Dernièrement, à un meeting zimmerwaldien qui eut lieu à Genève, un contradicteur, d'ailleurs fort mal accueilli, commença par déclarer qu'« il revenait de loin ». Il voulut exprimer par là, si je ne m'abuse, que l'« évolution » qu'il avait accomplie laissait loin derrière lui les idées qu'on lui connaissait.

Mais nous avons des copains qui ont conservé leurs opinions et qu'on a « envoyés » loin de leur famille, loin de leurs amis, loin surtout de leur idéal. Ils eussent volontiers laissé à d'autres plus enthousiastes le sale rôle qu'on leur fait jouer. Aussi, quand ils reviendront, ne seront-ils pas tendres pour ceux qui se sont moqués d'eux et qui font actuellement si bon marché de la peau des autres.

Au pays du droit d'asile

Les quatre Italiens arrêtés le 3 septembre sont toujours à Witzwill, en dépit des promesses du Département fédéral compétent. Il y a bien eu une demande au canton de Genève pour savoir si celui-ci voulait les accepter. Mais la réponse, paraît-il, fut assez ambiguë.

Cette façon de procéder nous semble ressortir purement à l'hypocrisie. Car, il ne fait aucun doute que les cantons consultés s'empresseront de les refuser, — avec la réputation qu'on leur a faite : agents de l'Allemagne, agitateurs, etc., — et même pour la seule raison qu'ils sortent de prison. Ah! s'il s'agissait d'internés qui rapportent et de l'argent et de la renommée, tout irait bien, mais des outlaws pareils, des gens qui n'ont pas jugé utile de se faire tuer « per la grandezza dell'Italia », il y a de grandes chances pour qu'aucun Etat ne veuille les recevoir.

La question ne doit pas se poser ainsi. Non coupables, ils ne devaient pas être incarcérés. A plus forte raison, leur libération s'impose-t-elle à l'heure actuelle.



Impérialisme et Individualisme

La guerre a révolutionné bien des choses, notamment la mode. Les costumes militaires de l'Entente tendent au gris, persistent dans le gris. Et sur les cerveaux humains, également, s'étend une croûte qui obscurcit tout horizon de pensée. Plus la guerre continue, plus épaisse devient cette opprimente uniformité grisâtre. Pour jouir du spectacle merveilleux des couleurs, générateur de pensées, il faudrait, ou pouvoir fuir vers l'Orient le plus lointain, le plus sacré, le plus vierge, ou, encore, rêver. Mais l'isolement nécessaire à ce rêve manque aujourd'hui ; toute l'activité humaine se mécanise, en se concentrant dans le but immanent : la guerre.

Quand il n'y avait pas la guerre, il était permis de divaguer mentalement, et, aussi, d'appliquer nos efforts à des buts qui semblent, maintenant, étrangers à l'humanité même. La vie intellectuelle et industrielle des vieilles nations d'Europe était secouée de nouveaux frissons d'énergie, qui attestaient l'éternelle renaissance de l'esprit d'initiative, le génie — « jamais assoupi » — des races. C'était un étincellement d'idées et de lumières, de machines et de sons, qui embellissaient le monde et qui ennoblissaient la vie.

Maintenant, nous nous sommes aperçus du rôle qui nous était réservé et nous connaissons l'ennemi occulte qui dominait sur tous nos buts... Heureux ceux qui sont morts dans la pleine illusion, dans la presque complète réalité de l'idée !

* * *

L'Histoire est une continuelle alternation de dominations. Féodalisme et impérialisme sont équivalents. Tous deux ont un but commun : maintenir, incontesté, un sceptre de puissance quasi-divine. Parfois, les diverses incarnations de cet esprit de domination se sont trouvées en contraste, ont combattu, se sont entremêlées, mais, jamais, l'une n'a nié l'essence de l'autre. Le Droit, posant la main sur l'épée, voilà l'image sacrée de tout pouvoir constitué.

Au cours des siècles, cependant, il y a eu des exemples éclatants de rébellion. Ils sont la preuve de l'inextinguible et incoercible aspiration à la liberté qui jaillit du sein même des peuples opprimés. De Spartacus à Frédéric Adler, il y a une distance énorme, gigantesque, qui comprend les Communes du Moyen-Age, la Grande Révolution, et d'autres événements non moins significatifs. De même, entre l'Empire Romain et l'agression allemande, se placent l'époque napoléonienne et les guerres de conquêtes coloniales.

Ce sont ces grands faits, marquant les époques, que les foules ignorantes regardent avec stupéfaction. Pour nous, ces événements signifient seulement la vérité, indiscutable, de nos enseignements. Il y a toujours eu des rébellions, parce qu'il y a toujours eu des dominations. Pouvoir militaire et autorité spirituelle diminuent également la liberté de soi-même et l'homme en

tant qu'être pensant. Mais la source première de cette domination n'est pas dans les formes.

Nous avons vu et nous savons que, d'une époque à l'autre, l'esprit de rébellion a serpenté infatigablement ; dans tous les régimes constitués, son essence première s'est manifestée soudainement. En effet, cet esprit de rébellion — comme son contraire — est quelque chose d'immatériel, qui échappe à toute classification comme à toute contrainte. On ne doit pas déduire de cela qu'il soit insaisissable au point de fuir devant l'investigation humaine. Il n'y a rien de divin dans ce qui est concevable. Et la force asphyxiante du Pouvoir, nous la sentons, nous la subissons ; mais, comme nous vivons, nous avons l'intuition de celle de la Liberté.

Les hommes succombent sous une autorité contre laquelle il est inutile de lancer des imprécations. Ce monstre s'appelle l'Impérialisme. Mais il n'est pas seul, il n'est pas toujours peureux. On le présente, souvent, peint des couleurs les plus vives, dans le but de mieux fasciner les simples. Les peuples lui accordent les vertus supérieures qui leur font défaut ; ils le caressent dans leurs songes comme un don divin. En cela, seulement, il est redoutable. Il tue, il égorge en grand, de temps en temps, ses fidèles mêmes ; mais il opprime, il traque, il déchire continuellement, infatigablement, ses ennemis, ses négateurs, ses opposants par excellence, qui le connaissent, l'ont découvert et dénoncé : les individualistes. Individualisme et impérialisme sont, en effet, des antinomies dans l'esprit et dans la lettre, comme *être et ne pas être, vie et mort*.

Démocratie, socialisme, anarchisme, sont aussi des conceptions anti-autoritaires ; il y a, en elles, le germe de l'esprit anti-impérialiste. Mais, *en puissance*, il est seulement dans l'individualisme. Ces idéalités ont surtout des buts de forme ; elles se réalisent dans la quantité. Notre doctrine, au contraire, s'incarne dans l'essence, se manifeste en l'individu même. Naturellement, la raison distingue, discute et analyse ; mais, étant donné qu'aujourd'hui l'on a vu la formation d'un impérialisme démocratique, en opposition granitique à l'impérialisme militaire, on peut prévoir, pour demain, d'autres impérialismes sociaux, non moins féroces, à opposer, pour des buts méprisables, à de nouvelles hégémonies.

L'impérialisme en lui-même se base sur la discipline, tandis que l'individualisme signifie essentiellement rébellion. Impérialisme et devoir sont inséparables : devoir de l'obéissance et du sacrifice, jusqu'au délit de la guerre et au suicide matériel ; au contraire, l'individualisme représente le droit de recherche : droit de vivre et de ne pas être contraint à faire le mal, liberté de disposer de sa propre personne. Dans ces distinctions substantielles, il y a, d'un côté, l'homme fait objet, automate, matérialisé jusqu'à l'abrutissement de la raison, pour des fins incompréhensibles, étrangères à sa mentalité inutile ; de l'autre côté, l'individu s'élevant, à force de volonté, jusqu'à l'évaluation de lui-même, dans le but immédiat d'affirmer la victoire de sa pensée consciente.

L'impérialisme a besoin des grandes masses sans volonté, de leur emploi comme instruments ; l'indivi-

dualisme se base sur les propres personnalités, qui, à leur tour, défendent autour d'elles-mêmes la conscience de leur supériorité. L'un domine, l'autre libère. L'un tue, l'autre vivifie. Celui-là détruit, anéantit ; celui-ci édifie, crée. Le premier abrutit, le second ennoblit. Impérialisme signifie : arrêt, passé ; individualisme veut dire : énergie, avenir. Liberté et esclavage, génie et Académie, beauté et désolation, sont les contraires qui dérivent de ces deux conceptions antinomiques.

* * *

Mais peut-il exister un *individualisme politique* ?

Nous avons vu comment a toujours existé, et comment s'impose l'impérialisme en soi, malgré ses évolutions. Nous voyons, maintenant, comment il cherche à cimenter ses bases dans la société, en se travestissant en Démocratisme, en Capitalisme, en Industrialisme. Nous savons que son contraire, qui le nie radicalement, est, seulement, l'*Individualisme*. Or, si cela persiste, il est logique que ceci résiste ; si cela se transforme, il est nécessaire, aussi, que ceci se développe ; et, enfin, si l'impérialisme se sert de la politique, ou mieux, si essentiellement de la politique, il est naturel, aussi, que l'individualisme le suive, pour ne jamais le laisser maître incontesté, pour le combattre, toujours, de front.

Les résultats peuvent être très divers. Mais si l'expérience doit aussi, en cela, nous être maîtresse, nous pouvons dire que, si dans les Partis et dans les Organisations il s'était fait moins de popularisme, moins de sociétarisme et plus d'individualisme ; si l'on s'était occupé à faire plus de consciences individuelles et moins de consciences grégaires ; si l'on avait mieux lu et mieux compris Stirner, Tolstoï et Nietzsche, au lieu de Garibaldi, Bakounine et Hugo ; — la guerre eût été, non pas évitée, mais, certainement, nous serions beaucoup plus à lui être contraires, à la nier sérieusement.

G. MONANNI.



Contre ceux qui calomnient...

On appelle honnête homme celui qui obéit aux ordres de sa conscience. Mais la plupart des hommes n'obéissant qu'à la loi, parce qu'on a peur de la répression qu'entraînerait une désobéissance, il n'est donc plus question que d'une chose : si l'on est assez fort pour résister.

LE DANTEC.

La guerre a ébranlé toutes les convictions, tous les principes. Les esprits les plus fermes, les plus indépendants se sont soumis à ses lois, étouffant *volontairement* la révolte de leur conscience d'honnête homme ; elle a ordonné le silence respectueux aux hommes éloquents ; elle a enfermé la vérité et la liberté, et tous se sont tus par crainte de mécontenter les lois imposées par la guerre. Tous cadencent le pas, le règlent sur le battement du tambour. Une, deux, à gauche, à droite, en avant ! Et les hommes, tête baissée, marchent passifs. Les vieux, les jeunes, les riches, les pauvres, tous n'entendent que le son impératif du tambour.

Mais quelques rares esprits osent penser, osent parler en hommes libres, au milieu de ce troupeau de timides, d'inconscients. La pensée libre jaillit des grisailles de ce troupeau humain et s'en va chanter des paroles de justice, de liberté, si belles, si claires, que la jeunesse s'arrête, écoute, oublie l'agaçant bruit du tambour, et la suit...

Des hommes forts, des hommes libres qui combattent avec vaillance les faux prophètes et leur fausse et néfaste doctrine ! Ils tiennent ferme et défendent leur pensée contre le mensonge, les usurpateurs, les tyrans. Ils luttent sans défaillance. Et les usurpateurs ont peur pour le troupeau. Il faut tenir tête à ces rebelles, qui finiraient par faire de la lumière dans ces grisailles. Le tambour gronde. Il tâche de rappeler les rebelles. Mais ceux-ci résistent. Sont-ils tenaces ces hommes, et pourtant ils ne sont ni riches, ni puissants ! Ils ont la conscience. Voilà qui est difficile à renverser. Que faire ?... A l'œuvre la calomnie. Elle est fine, elle est insinuante. Un petit mot chuchoté à quelque écrivassier désœuvré, en quête de pâture. Un petit mot seulement ! Et la voilà la calomnie ! Tel ou telle ne hait, n'injurie pas son ennemi ! Il faut, évidemment, qu'il y ait là-dessous une trahison. On n'aime que son ami, on n'admire que son troupeau, son pâquis, si l'on veut être un bon mouton ! En dehors du pâquis, tout est marécage. Traître ! vendu !... Les mots s'en vont, la calomnie court. On est si heureux de trouver quelque prétexte pour dire du mal d'un être qui a montré plus de fermeté dans la pensée, plus de grandeur dans le combat, plus de supériorité que soi. Il est très doux de voir son prochain amoindri. L'égalité, c'est beau !

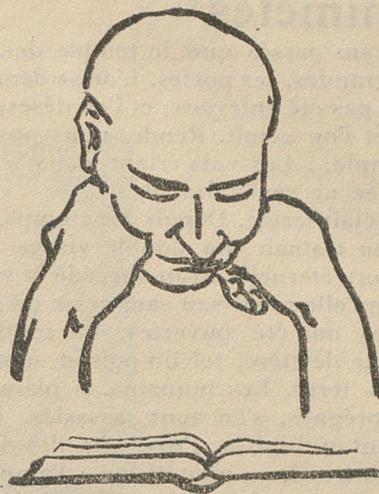
Quand les arguments persuasifs et honnêtes manquent à l'ennemi, il calomnie. La calomnie — c'est une arme sûre et c'est une bien vieille arme. Les impuissants et les envieux n'ont que cette arme pour combattre... En lisant l'histoire, on est effrayé de son énorme portée. Catinat calomnié, mourant dans la retraite, tandis que le duc de Vendôme, ce débauché, lui est préféré ! L'infériorité triomphe sur l'équité et la pensée libre, la servilité sur l'indépendance.

La calomnie n'épargne rien, ne respecte rien. Et les vrais traîtres, ceux qui ont renié en vérité leur doctrine d'hier, leurs amis, leur cause, toute une vie, ceux-là cueillent à pleines mains les honneurs et méprisent ceux qui sont restés inébranlables, s'opposant de toute leur volonté au meurtre, à l'hypocrisie des grands, au mensonge, à l'injustice, à la haine, à tout ce qui ne fait que diminuer chaque jour la valeur du patrimoine intellectuel des nations belligérantes. Mais trahir sa pensée, mais la renier par peur, par intérêt, par indifférence, est un crime bien plus grand que fuir devant le massacre, la mort. On comprend le déserteur, mais on ne peut que mépriser ces traîtres intellectuels et politiques. Le déserteur est souvent pris de vertige, de peur atroce devant le sang, la mort. Mais ceux qui ont trahi leur cause, il l'ont fait par calcul et non par conviction. Ce sont des criminels ! Ils calomnient alors ceux qui ont eu le courage de rester libres et fiers. Ils ont peur de les voir la tête haute. Ils ont honte de leur lâcheté, mais ils ne se l'avouent pas. Ils ont peur, ils ne veulent plus entendre le cri de ces hommes intrépides. Aussi la calomnie les fera taire !

Tout homme sincère et probe mérite l'estime de son adversaire. Les opinions contraires n'ont-elles plus le droit de s'énoncer ? N'est-il plus permis d'agir selon sa conscience, d'après ses idées, sa morale supérieure, certes, à celle des politiciens, ces jongleurs parlementaires, dont la conscience endormie n'entend plus la clameur horrible des massacrés ? Persécuter un homme parce qu'il a l'audace de ne pas régler sa marche sur le son du tambour, c'est recommencer l'époque des Dragonnades ou celle de Philippe II en Espagne. Alors pourquoi ne pas ériger des bûchers pour brûler ces hérétiques, ces pacifistes, ces rebelles ? Le bûcher de l'époque moderne, c'est le journal, la calomnie. On exécute l'homme rebelle en le calomniant tous les matins. Insinuer systématiquement les plus gros mensonges dans quelque journal le plus en vue pour salir la réputation d'un honnête homme, c'est une tyrannie aussi révoltante. Il faut penser qu'il y a la famille qui en souffre. Si l'homme que l'on exécute de cette manière méprise ses calomniateurs, il y a la femme, qui n'a ni les nerfs aussi robustes, ni le calme nécessaire pour supporter ces attaques journalières, ces insinuations blessantes.

Il est bon que les honnêtes gens protestent contre les menées honteuses de quelques insulteurs sans vergogne. Et un journal qui consent à publier ces calomnies ne peut que perdre aux yeux de ses lecteurs, que je crois tous de braves gens, dont l'esprit droit et généreux n'a pas perdu la faculté de discerner la vérité du mensonge. Si l'on veut seulement réfléchir un quart d'heure sur le but de toutes les calomnies, on ne pourra plus y croire, et le journal qui persisterait à faire œuvre de calomniateur ne serait plus lu. Ah ! s'il y avait des hommes qui réfléchissent, qui critiquent, qui arrivent à s'affranchir de la tutelle des journaux, quel grand changement connaîtrait enfin la société, quel bienfait, quelle épuration des mœurs sociales et politiques ! C'est un rêve trop beau pour qu'il se réalise jamais.

L. WISKOWATOFF.



Livres et Revues

Nous avons reçu : les quatre numéros (mai à août) de la courageuse revue *Cœnobium* de Milan, laquelle, en raison de son excellente attitude antiguerrière et internationaliste, se voit continuellement frappée par l'inexorable censure italienne. Elle contient plusieurs articles en français, parmi lesquels nous notons : *A propos de Nietzsche et de la guerre*, investigation philosophique, très soignée, bien documentée, de Platzhoff-Lejeune, sur la vraie pensée de Nietzsche ; *Don Miguel de Unamuno et le sentiment tragique de la vie*, de notre collaboratrice L. de Wiskowatoff, etc., ainsi que de très intéressants articles en langue italienne.

Nous avons particulièrement goûté une circulaire : *Guerre à la guerre*, reproduisant un article totalement supprimé par l'Anastasio italienne. C'est un ardent réquisitoire, écrit par Enrico Bignami, contre la guerre et contre tous les arguments mis à son service.

Nous ne pouvons qu'attirer l'attention de nos lecteurs sur cette précieuse revue d'idées et de faits. — Un franc le fascicule, Villa Cœnobium, Lugano.

demain, "pages et documents", (le 15 de chaque mois), 1 fr. 25. Libr. Jeheber, 28, rue du Marché, Genève. — L'os-tracisme des gouvernements de pays belligérants est le meilleur critérium de la valeur d'une revue. Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire.

Nous recommandons, dans le numéro d'octobre, un beau poème, vibrant de vérité et d'humanité, "Tu vas te battre", par Marcel Martinet, et une étude psychologique "Le sentiment dans la Suisse allemande", par Ed. Platzhoff-Lejeune. — Les "Faits, Documents et Gloses", sont toujours intéressants. Ils racontent ce que l'on cache un peu partout. — Un beau bois de Frans Masereel, illustre cette publication qui est à lire et à conserver.

La *Revue mensuelle*, de M. Charles Bernard. A signaler l'enquête sur Romain Rolland et un beau poème de notre collaborateur P.-J. Jouve.

Le *Carmel*. A signaler le magnifique "Sermon sur la montagne pour l'affranchissement des peuples", de l'Allemand Otto Borngræber. A peine cet écrit était-il composé que la nouvelle de la mort de Borngræber parvenait au *Carmel*. C'est une force perdue pour la vérité et pour la beauté.

Le *Bulletin de l'École Ferrer*, nos 1 et 2. Pour connaître les idées qui animent les membres de l'École Ferrer, s'adresser à cette institution, 16, rue Madeleine, Lausanne, pour obtenir les deux premiers numéros de son bulletin, qui sont envoyés gratuitement sur demande.

Juventus. Bravo les potaches, continuez !

Les "mimètes"

Voici deux ans passés que le temple de Janus a ouvert, toutes grandes, ses portes. L'on se demande même si elles n'ont pas été enlevées ; et l'on désespère, et l'on se lamente, et l'on gémit. Rendez-nous nos portes, refermez le temple... Les voix crient dans le désert. Le temps d'Astrée ne reviendra plus.

Le temple était fermé. Depuis longtemps, bien longtemps, le dieu traînait son double visage en sa solitude. A la mort éternelle avait succédé la vie, éternelle aussi, parce qu'elle renaissait sans cesse de ses cendres. Et les portes ont été ouvertes. Le souffle du dieu, comme un gaz délétère, tel un poison subtil, s'est répandu sur la terre. Les humains, à pleins poumons, s'en sont imprégnés, s'en sont rassasiés. Les doubles visages se sont multipliés. Puis, l'un des deux visages a obscurci l'autre. Le "mimétisme" l'emporta. Et les fidèles de Janus ont fait place aux "mimètes". Au darwinisme, à l'adaptation au milieu sain, a succédé le "mimétisme", l'adaptation au milieu malsain, à l'ambiance guerrière.

Ce fut d'abord — premier élan, enthousiasme sacré — les rouges pantalons, les non moins rouges képis, dans le plus rouge sang. Puis, ensuite, ce furent les gris costumes, les grises pensées, dans la grise poussière. Ce furent même les blanches tuniques dans la blancheur des neiges. Nos frères inférieurs — est-ce bien certain ? — chevaux, mulets, chiens, furent peints, dépeints, repeints, nous l'avons lu dans la grande presse. L'homme devait être de la couleur de la nature, invisible. Ce n'était pas pour se défendre contre elle, c'était pour se préserver de ses frères — non inférieurs — pour échapper à "ses" ennemis, à l'ennemi. Et des armées de "minètes" s'entrechoquèrent.

De même qu'il est, avec le ciel, des accommodements, il en est aussi avec le mimétisme. Aux pays des "mimètes", les intellectuels furent rois. Ils n'échappèrent pas, cependant, à la nouvelle plaie. Ils furent, eux aussi, "mimètes", mais "mimètes" intellectuels. N'ayant pu, ou n'ayant voulu être Alexandre, ils ne furent pas Diogène ; ils furent les "mimètes" de la pensée. Les Sirènes commencèrent leurs chants. Adaptés à la guerre, intellectuellement, cela s'entend, ils entonnèrent : « Partez sans amertume, attendez-nous sous l'orme ! » Puis, nouveaux Cadmus, ils semèrent les dents du Dragon sur la terre. Il va de soi que ce n'étaient pas eux qui l'avaient tué. Ils continuèrent, continuèrent, continuèrent, prenant, à défaut du leur, l'esprit des autres. Ce fut d'un beau mimétisme. Gresset, dans « Le Méchant », les devina, comme méchants, autant que comme "mimètes" :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité

Et l'ennui fut semé copieusement, avec prodigalité. Après les armées de "mimètes" entrechoquant leurs armes, nous eûmes les intellectuels-mimètes entrechoquant leurs idées, desquelles jaillissait une compacte obscurité.

Enfin une des dernières formes du mimétisme couronna le tout : le caméléonisme. Hervé, Jouhau, Renaudel, mimètes-caméléons, furent le contrepoids de Legien-Scheidemann, caméléons-mimètes. Ils lancèrent la nouvelle foi du charbonnier. Le passé n'exista plus. Ils avaient changé tout cela. Ils s'arrêtèrent devant le fleuve et attendirent qu'il s'écoulât. Mais le fleuve va constamment, éternellement à la mer, il ne s'arrête pas, sa marche est inéluctable. Leur bêtise aussi, d'ailleurs. Ceux-là sont les mimètes de la sottise.

Et nous autres, les anti-mimètes, nous qui avons de

la mémoire et non de l'invention, nous attendons que la foule des mimètes disparaisse. Nous nous efforçons de retrouver les portes du temple de Janus, pour le fermer hermétiquement, nourrissant l'espoir de les calfeutrer soigneusement pour qu'aucun souffle ne s'en échappe.

Quand les "mimètes" auront vécu, quand les caméléons se seront tus, une autre voix se taira, celle du canon, une autre chose aura vécu : la guerre.

RENÉ JUBERT.

NOTES

— Au dernier moment, nous apprenons que dans nombre d'usines, on congédie — sur l'ordre du Consulat de France, ou de la Chambre de commerce française, ce qui est la même chose — les réfractaires des pays alliés. Ah ça ! sommes-nous en Grèce ou en Suisse ? Et cette mesure ne constitue-t-elle pas une entrave à la liberté du travail et du commerce ?.. Nous en reparlerons.

— En témoignage de sympathie pour les *tablettes*, le peintre suisse Edmond Bille gravera un bois pour notre prochaine couverture. Chaleureux remerciements. Cette collaboration sera hautement appréciée par nos lecteurs.

— Nous sommes heureux d'annoncer pour notre prochain numéro, *Une danse macabre*, série de six bois, de notre camarade, l'excellent artiste Frans Masereel, à qui nous devons déjà l'illustration de notre couverture et de vigoureux dessins dans le dernier et le présent numéro. Ce travail de Masereel donnera une grande valeur aux prochaines *tablettes*.

Souscription permanente

Entre Nous, 6,35 ; C. L. M., 4,00 ; Ch. G., 0,10 ; Fitz de la Roture, 10,00 ; Costantini F., 1,00 ; Supplément d'écot, 0,60 ; Arnoux, 1,00 ; Robert, Neuchâtel, 20,00 ; Pour que *les tablettes* vivent, 1,00 ; L.W., 0,50 ; L. D. de la C., 1,00 ; Bervil.-I., 5,00.
Total, 50,55.

Les frais du premier numéro ont été couverts par les souscriptions des initiateurs et des abonnements pris à l'avance. On trouvera, ci-dessous, l'état des recettes et dépenses au 15 novembre. Comme on le voit, nous avons reçu déjà des encouragements. Merci à qui nous en ont envoyés. Mais il nous faudrait beaucoup plus d'abonnements pour assurer la stabilité du journal, surtout que les prochains numéros nous reviendront certainement beaucoup plus cher.

Recettes: Vente au numéro, 13,20 ; Librairie, 9,70 ; 15 abonnements de 6 mois, 15,00 ; 6 abonnements d'un an, 12,00 ; souscriptions, 50,55.
Total, 100,45.

Dépenses: Expédition du n° 1, 7,60 ; achat de librairie et frais divers, 19,45 ; clichés du n° 2, 4,30.
Total, 31,35.

En caisse au 15 novembre fr. 69,10.

Petite correspondance

BORGARD. — Avons reçu trop tard. Examinerons.

"ENTRE NOUS"

Samedi, 25 novembre, à 8 heures et demie du soir, salle Vigny, boulevard du Pont-d'Arve, causerie par un camarade :

**Ce que nous voyons
Ce que nous voulons**

Cordiale invitation à tous.

Travail exécuté en camaraderie